



HAL
open science

Rubrique "Le voyageur du mois"

Pierre Schneider

► **To cite this version:**

| Pierre Schneider. Rubrique "Le voyageur du mois". 2023. halshs-04369129

HAL Id: halshs-04369129

<https://shs.hal.science/halshs-04369129v1>

Submitted on 18 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License



Pour l'intégralité des textes, voir

<https://median.hypotheses.org/category/le-voyageur-du-mois>

OpenEdition Search

TOUT OPENEDITION

Les sociétés méditerranéennes antiques et les mon...

LE VOYAGEUR DU MOIS

MOUSSONS ET COURANTS DANS L'OCÉAN INDIEN

1 DÉCEMBRE 2023 | PIERRE SCHNEIDER

Instructions sur la navigation des Indes orientales et de la Chine pour servir au Neptune oriental, dédié au roi par M. d'Après de Mannevillette, chevalier de l'ordre du roi (...), à Paris, chez Dezauche, géographe, 1775, p. 67-73

On distingue ordinairement quatre moussons ou saisons dans les Indes, pendant lesquelles les vents soufflent communément six mois d'un côté et six mois de l'autre. La mousson du sud-ouest règne au nord de la ligne équinoxiale, tandis que celle du sud-est souffle du côté du sud ; et lorsque la mousson du nord-est succède à celle du sud-ouest au nord de la Ligne, on voit dans la partie sud régner une mousson où les vents soufflent du nord-ouest à l'ouest, et en quelques endroits au sud-ouest.

La mousson du sud-ouest a lieu depuis le 15 avril jusqu'au 15 octobre et dans toute l'étendue des mers comprises entre les côtes d'Afrique, d'Arabie et du Japon. La mousson du nord-est règne sur les mêmes mers, depuis le 15 octobre jusqu'au 15 avril. On n'excepte de cette règle que la mer Rouge et le golfe de Perse, qui ont des vents particuliers. On pourrait y joindre le détroit de Malac, où les vents sont presque toujours inconstants (...). Le changement de ces deux moussons se fait graduellement et jamais subitement. Les vents variables règnent entre l'une et l'autre, mais ces révolutions sont ordinairement suivies, ou quelquefois précédées de tempêtes et d'ouragans, surtout lorsque la mousson du nord-est succède à celle du sud-ouest, c'est-à-dire dans les mois d'oc-

tobre et de novembre. Ceux qui surviennent en avril sont plus rares et moins impétueux. (...)



Nuages de mousson- Port Blair, Andaman (Ridhvan Sharma, Wikimedia Commons)

A l'égard de l'espace de mer situé au sud de l'équateur, entre la côte d'Afrique et le méridien qui passe par la pointe du nord-est de Madagascar, on y trouve depuis le mois d'avril jusqu'au mois d'octobre des vents de sud-sud-ouest qui s'inclinent davantage vers l'ouest, quand on remonte vers le nord, pour se joindre aux vents de la mousson du sud-ouest qui soufflent au nord de la ligne. Depuis le mois d'octobre ou de novembre, jusqu'à celui d'avril, on voit dans ce même espace des vents du nord-nord-est à l'est, et proche de la côte ils viennent très souvent de l'est-sud-est et au sud-est, pour rétablir probablement l'équilibre de l'air raréfié sur les terres par les grandes chaleurs en cette saison.

La mer Rouge et le golfe de Perse, quoique séparés seulement par l'Arabie, ont des vents différents ; ils soufflent dans la mer Rouge presque neuf mois de l'année de la partie sud, savoir depuis la fin d'août jusqu'au 15 ou même jusqu'à la fin de mai ; que le vent varie du nord au nord-nord-ouest et continue ordinairement de même jusqu'à la fin août ; mais les brises de terre et de mer prévalent quelquefois sur ces vents. Dans le golfe de Perse, les vents règnent depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de juillet, du nord-ouest, et environ trois mois du côté opposé. Cependant ces vents ne sont pas si réguliers, ni de tant de durée que ceux de la mer Rouge, étant souvent interrompus par de forts vents de sud-ouest, principalement vers le cap Moçandon, quelquefois par des brises de terre.

Le courant porte de l'océan dans la mer Rouge depuis le mois d'octobre jusqu'en mai et il sort de la mer Rouge depuis le mois de mai jusqu'à celui d'octobre. Dans le golfe de Perse, le courant sort ordinairement pendant tout le temps qu'il entre dans la mer Rouge ; il porte au contraire dans le

golfe depuis le mois de mai jusqu'en octobre.

La mousson du sud-ouest commence à souffler sur la côte d'Afrique au nord de l'équateur, dès le commencement du mars ; vers la fin de ce mois elle règne sur les côtes d'Arabie, à l'entrée de la mer Rouge et jusqu'au cap Ras-algate ; au commencement d'avril elle se fait sentir sur la côte méridionale de Perse au dehors du golfe ; au cap Guadel, sur les côtes de Sinde, de Guzurat et jusqu'au cap Saint-Jean vers le 15 avril ; mais de Bombay tout le long de la côte de Malabar jusqu'à Cochin, la mousson du sud-ouest ne commence qu'à la fin de mai ou au plus tard le 15 juin et alors elle est générale. De Cochin, en allant vers le sud, jusqu'au cap Comorin, cette mousson commence 15 jours plus tôt qu'à Bombaie ; au golfe de Manara et le long de la côte de l'île de Ceylan, elle se fait sentir dès le 15 avril.



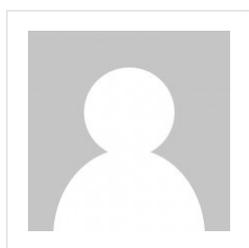
Nuages de mousson près de Nagercoil (Inde) (w:user:PlaneMad – Wikimedia Commons)

Les courants suivent en partie sur cette mer l'impulsion des vents. Près des côtes, ils sont plus sensibles à cause des moindres profondeurs. Quant à leur direction, elle dépend presque toujours du gisement des côtes, des caps qu'ils rencontrent et des îles dont les continents sont environnés. Voici à cet égard les remarques particulières sur leur cours. Le long de la côte du nord-est d'Afrique, depuis la ligne équinoxiale jusqu'au cap Gardafui, de là sur la côte d'Arabie vers le Ras-algate et sur la côte de Guadel, les courants commencent à venir du sud-ouest, en mars ou en avril, jusqu'en septembre ou octobre, qu'ils prennent leur cours du nord-est au sud-ouest. De la point de

Diu à Bombaie, il y a rarement un courant réglé à cause des fortes marées ; mais en août et en septembre le débordement des rivières de Sinde, de Cambaie, de Surate et autres, occasionnent sur cet océan un fort courant qui portent au sud. Du cap Saint-Jean au cap Comorin, il y a presque toujours un courant constant qui va du nord-nord-ouest au sud-sud-est comme la côte, excepté qu'entre le cap Comorin et Cochin, et rarement plus au nord, on trouve le courant du sud-est au nord-ouest depuis le moins d'octobre jusqu'à la fin de janvier.

Sur la partie de l'océan compris entre la côte d'Afrique et les îles Laquedives, on prétend qu'en toute saison le courant porte en général vers l'ouest, et cette opinion est fondée sur les différences que trouve à l'attérage de la côte de Malabar la plupart des vaisseaux qui viennent du canal de Mozambique ou des îles de France et de Bourbon ; mais comme dans ce trajet on sait que les courants au sud de l'équateur portent à l'ouest assez rapidement, la différence ne doit pas être attribuée au cours des mers de la partie du nord. On trouve d'ailleurs, en examinant les journaux, des différences en sens contraire. Quoi qu'il en soit, pendant la mousson du sud-ouest, quand on approche des Laquedives, les courants portent au sud-ouest ; entre les îles ils vont au sud-sud-ouest et entre elles et la côte de Malabar, ils prennent leurs cours au sud-sud-est.

Dans le golfe de Manar, entre l'île de Ceylan et le cap Comorin, depuis le mois de mai jusqu'en octobre, le courant porte dans la partie du nord. Pendant les six autres mois, c'est-à-dire depuis octobre jusqu'en mai, il prend son cours au sud-ouest et sud-sud-ouest. De l'île Barberin, le long de la côte du sud de Ceylan, pendant la mousson du sud-ouest, le courant porte à l'est ; mais pendant ce temps-là il n'y en a aucun régulier sur la côte de l'est de cette île, depuis les environs d'Aganis jusqu'à la baie de Trinquemalai ; de là il porte vers le nord le long de la côte de Coromandel. De la fin de septembre, même plus tôt, jusqu'en février, le courant prend son cours de la pointe de Pedre au sud-est, au sud-sud-est, au sud, au sud-ouest et à l'ouest, selon le gisement de la côte, jusqu'à la pointe de Galle, où il rencontre le courant qui sort alors du golfe de Manar, avec lequel il se confond. Indépendamment de ces règles générales, les courants autour de l'île de Ceylan sont sujets à des variétés et à des changements subits dont on ne peut rendre raison.



Pierre Schneider

[More Posts - Website](#)



Rechercher dans OpenEdition Search

Vous allez être redirigé vers OpenEdition Search

Dans tout OpenEdition

Dans Les sociétés méditerranéennes antiques et les mondes de l'océan Indien

RECHERCHER



OpenEdition Search

TOUT OPENEDITION

Les sociétés méditerranéennes antiques et les mon...

LE VOYAGEUR DU MOIS

CAMBAYE ET LE GOLFE DE CAMBAY (KHAMBHAT)

15 AVRIL 2023 | PIERRE SCHNEIDER

Jacques Peuchet, *Dictionnaire universel de la géographie commerçante*, tome troisième, Paris, 1799, s.v. Cambaye

Cambaye, ville de l'Inde, dans l'Indostan, au royaume de Guzurate, à l'embouchure de la rivière Catari, qui se décharge dans le golfe de Cambaye, par les 23 degrés de latitude nord, à 16 lieues de Boritschia et à 30 de Surate. Long. 89 ; lat. 22.30.

Cambaye a été autrefois une grande et riche ville et la capitale du royaume du même nom, tant qu'elle a appartenu aux Portugais, n'étant inférieure ni à Surate ni à Baroche, parce que cette vaillante nation la gouvernait très bien. Ce sont eux qui ont fait faire les portes qui la ferment encore aujourd'hui, mais depuis qu'ils l'ont abandonnée et que la mer s'est retirée, Cambaye a perdu tout presque tout son trafic et toute sa splendeur, à cause que les barques restaient à 12 milles de la ville et ne peuvent arriver qu'avec la marée qui est si rapide et si impétueuse qu'un cheval a bien de la peine à la devancer en courant, ce qui empêche souvent les vaisseaux d'y pouvoir entrer, dans la nécessité où l'on est d'aller contre le vent pour résister à la violence de la marée qui les amène si rapidement.



Golfe de Cambay , 16 octobre 2021 (NASA Earth Observatory images by Lauren Dauphin, using MODIS data from NASA EOSDIS LANCE and GIBS/Worldview).

(...)

Les principales marchandises que l'on tire de Cambaye sont les toiles de coton très fines et parfaitement bien fabriquées, qu'on estime pas moins que celles de la côte de Coromandel et de Bengale, bien que celles-ci soient d'une grande réputation dans les Indes et en Europe ; des canafasses, dont on fait des voiles de navires et des sacs ; plusieurs sortes d'étoffe de soie ; des tulbandes, des ceintures, des écharpes pour couvrir la tête et le visage des femmes ; des tapis, des draps d'or ; des couvertures de lits, de soie et de coton, piquées ou brochées ; des pavillons, des matelas, des cadels ou bois de lit des Indes ; des fauteuils, des trictracs et autres ustensiles de ménage à la mode du pays ; de l'indigo, dont on prépare une grande quantité à Cambaye et qu'on exporte ensuite en Europe et en Asie ; du salpêtre, du borax, de l'amphion, du cumin, du gingembre, de la rhubarbe, des mirobolans ; plusieurs autres excellentes drogues, du sucre, de l'huile et du beurre ; sans compter plusieurs sortes de pierreries, ou qui se trouvent dans le Guzurate, ou qui y sont apportées d'ailleurs, dont les Benjans, qui tiennent leurs boutiques dans l'un des trois grands bazars de Cambaye, font un commerce très riche et où les Européens peuvent faire aussi de grands profits, s'ils sont connaisseurs et s'ils se tiennent sur leurs gardes contre les ruses et l'artifice des joailliers indiens.

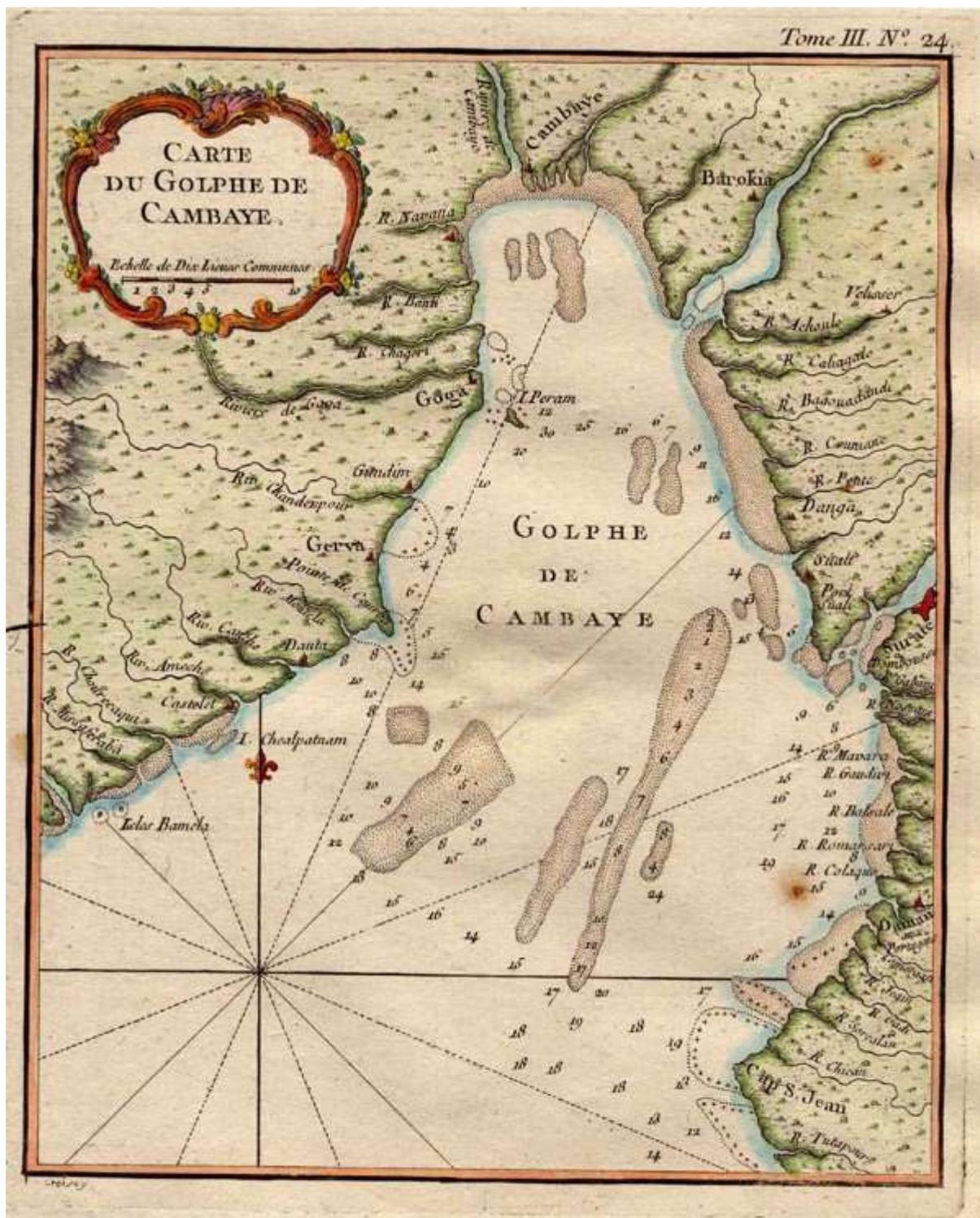
Il se fait aussi à Cambaye quantité d'excellents ouvrages d'agathes, qui ne cèdent en aucune manière à ceux qui se fabriquent en Europe, ni pour la beauté de la pierre, ni pour la perfection de l'ouvrage ; des bracelets d'ivoire, des chapelets, des anneaux etc. Il s'y fait aussi un grand commerce de dents d'éléphants, qui viennent de Rufala, et dont les habitants de Cambaye ornent leurs maisons, qui sont bâties de briques et de marbre blanc. la plupart de ces marchandises, dont les

Européens font les plus grands achats, ne sont pas celles dont ils composent la cargaison de leurs vaisseaux pour leur retour en Europe ; mais ils s'en servent pour les porter dans divers lieux des Indes et les échanger contre d'autres marchandises qui leur conviennent : ce qu'on peut dire aussi des grains, des fruits et des légumes ; comme du froment, du riz, des pois, des fèves, du kitzeri, du millet, de l'orge, des oranges, des limons, des citrons, des mangas et des cocos ; dont les Hollandais, entr'autres, enlèvent quantité chaque année et sur lesquelles ils font de grands gains, en les portant des lieux qui manquent de ces denrées.

Aujourd'hui la mer est éloignée de Cambaye d'une demi-lieue, quoiqu'autrefois elle soit venue jusqu'à la ville, et cette retraite a diminué le commerce, parce que les grands vaisseaux ne peuvent venir qu'à trois ou quatre lieues de là. La violence des marées est encore une des raisons pourquoi les grands vaisseaux n'y vont que rarement. Les Hollandais n'y viennent qu'à la fin de septembre, parce que le long de la côte de l'Inde qui regarde l'Arabie, et principalement le golfe de Cambaye, il y fait très mauvais pour les vaisseaux au commencement de ce mois, à cause du vent d'ouest qui souffle en ce temps-là avec violence, et qui est toujours accompagné de gros nuages qu'on appelle éléphants, parce qu'ils en ont la figure, et que le naufrage y est presque inévitable.

Jean de Thévenot, *Relation d'un voyage fait au Levant*, tome 3, Paris, 1664, p. 35-36.

Cambaye, que quelques-uns appellent Cambage, est une ville du Guzerat située au fond d'un golfe qui porte son nom et qui est à son midi. Elle est deux fois grande comme Sourat, mais il s'en faut de beaucoup qu'elle ne soit aussi peuplée. Elle a de fort belles murailles de brique qui sont haute d'environ quatre toises, avec des tours d'espace en espace. Ses rues sont larges et toutes ont des portes au deux bouts que l'on ferme durant la nuit. Ses maisons sont fort hautes, et bâties de brique cuites au soleil, et les boutiques sont pleines d'aromates parfums, épiceries, étoffes de soies et autres. On y voit quantité d'ivoire, de tasses d'agate, de chapelets et d'anneaux qu'on travaille en cette ville ; et ces agathes sont tirées des carrières d'un village appelé Nimodra, qui sont à quatre lieues ou environ de Cambaye, sur le chemin de Baroche, mais les pièces qu'on en tire ne sont guère plus grosses que le poing. La plupart des habitants sont Baniens et Raspoutes (...). Le château où loge le gouverneur est grand mais il n'a rien de beau. Il y a tant de singes dans cette ville que quelquefois les maisons en sont couvertes, en sorte qu'ils blessent toujours quelqu'un dans la rue quand ils trouvent sur les toits de quoi leur jeter. Les dehors de la ville sont ornés de plusieurs beaux jardins publics.



Carte du golfe de Cambaye, 1761 (Wikimedia Commons)

(...) Il y avait autrefois un hôpital pour les animaux malades mais on l'a négligé et présentement il est en ruines. Les faubourgs sont presque aussi grands que la ville. On y fait de l'indigo. La mer en est éloignée de demi-lieue, quoiqu'autrefois elle vint jusqu'à la ville (...). Les marées sont si violentes au nord du golfe qu'un cavalier courant à toute bride ne peut suivre les premiers flots ; et cette violence de la mer est une des raisons pourquoi les grands vaisseaux n'y vont que rarement.

Auguste Morel, Dictionnaire universel de géographie et de commerce maritime, tome 1, Paris, 1856, s. v. Cambaye

Au fond du golfe la séparation entre les rives opposées descend jusqu'à 25 km. Les bancs de sable y sont très nombreux et rendent la navigation très difficile, sans parler de la rapidité des marées qui est excessive, surtout aux équinoxes. Le flot y apporte jusqu'à 9,74 m d'eau, hauteur nécessaire pour traverser une foule de passes qui sans cela seraient inextricables. Ce golfe a beaucoup d'affluents (...)



Pierre Schneider

[More Posts - Website](#)



Rechercher dans OpenEdition Search

Vous allez être redirigé vers OpenEdition Search

- Dans tout OpenEdition
- Dans Les sociétés méditerranéennes antiques et les mondes de l'océan Indien

RECHERCHER



OpenEdition Search

TOUT OPENEDITION

Les sociétés méditerranéennes antiques et les mon...

LE VOYAGEUR DU MOIS

VASCO DE GAMA EN INDE : DEUX LETTRES DE SERNIGI

7 JUILLET 2022 | PIERRE SCHNEIDER

Voyages de Vasco de Gama. Relations des expéditions de 1497-1499 et 1502-1503, traductions présentées et annotées par P. Teyssier et P. Valentin et présentées par J. Aubin, Paris, Chandeigne, 1995, p. 171-182 (extraits)

Première lettre de Sernigi

On trouve toute les épices dans cette ville de Calicut à savoir la cannelle, le poivre, les clous de girofle, le gingembre, l'encens, la laque et une énorme quantité de brésil (il y en a plein les bois). Mais les épices ne sont pas produites là-bas : elles sont produites dans certaines îles situées à 60 lieues de la ville, et ces îles sont près de la terre ferme, toutes du même côté de la ville. Ils y vont par terre en vingt jours. Elles sont toutes peuplées de Maures et toutes les épices arrivent à cette ville, où se fait l'étape.

(...) Les Portugais sont restés trois mois dans cette ville, à savoir du 21 mai au 25 août, et pendant cette période ils y ont vu et pendant cette période ils y ont vu venir une quantité infinie de navires appartenant à des Maures, environ 1500 nefes qui venaient chercher ces épices. Les plus gros navires jaugeaient 800 tonneaux et il y en avait de toutes sortes, des grands et des petits. Ils ne portent qu'un seul mât et ne peuvent naviguer que vent arrière. Quelquefois, ils restent là quatre à six mois à attendre les vents favorables. Beaucoup de ces navires se perdent, car ils sont très mal construits ; ils sont très fragile et n'emportent pas d'armes ni d'artillerie.

Les vaisseaux qui vont dans les îles chercher les épices pour les apporter à cette ville de Calicut sont à fond plat afin d'avoir un faible tirant d'eau, car il y a là beaucoup de hauts-fonds. Certains de ces navires sont construits sans clous ni ferrures car ils passent au-dessus de roches aimantées. Toutes les nefes, quand elles séjournent devant cette ville, sont tirées à terre et elles y restent comme si elles étaient à sec, car il n'y a pas de port où elles puissent être plus en sûreté.

Deuxième lettre de Sernigi

(...)

Il dit [il s'agit d'un marchand juif] qu'on y [en Inde] apprécie fort les coraux en branches, le cuivre en plaques ou en lingots, le tartre, le vif-argent, les grosses toiles, les gros tissus bleus, les lunettes, et qu'en certains endroits on tient pour quelque chose d'incalculable le vin, certains brocards et les tissus de Lucques. Les seigneurs de là-bas prisent fort l'argent et l'or. Les produits du pays sont toutes les épices, en gros et en détail, des laques en quantité infinie, de la noix muscade, de la civette et des pierres précieuses de toutes sortes.

On pêche les perles dans une île située près de la ville de Calicut, à quatre milles de la terre ferme, dans laquelle il n'y a pas du tout d'eau douce. On en trouve seulement dans un grand fleuve qui est sur la terre ferme, en face de cette île. Chaque jour trois cents barques s'y rendent pour charger de l'eau douce en vrac, comme à Venise, et elles font trois voyages par jour. (...) Dans cette île la plus grande partie des gens sont pêcheurs et ils pêchent les perles. Ce Juif dit qu'ils prennent des perles énormes (grosses comme des noix, des œufs de pigeon et des noisettes) mais cela me semble impossible car on n'en a jamais vu qui viennent de là. Ils l'affirment pourtant et disent qu'une perle de ce genre se vend là-bas, sur place, 1500 ducats.

(...)

Tous ces rois et tous ces seigneurs possèdent des éléphants comme marque de leur état et de leur grandeur, et pour faire la guerre. L'un en a cinquante, un autre en a cent, un autre deux cents, d'autres en ont trois cents, quatre cents, ou six cents, selon leur importance. (...) Quand dans ces pays on veut mettre les vaisseaux à sec, on se sert des éléphants. Ceux-ci appuient leur tête contre le navire et ils poussent si fort qu'ils le font avancer et l'échouent. Quand ils veulent les halier à terre ils font certains engins de corde avec lesquels les éléphants les tirent. S'ils veulent les examiner par-dessous, les éléphants mettent leur trompe sous la carène et la soulèvent. Ces navires n'ont que des ancres de bois qui sont très fragiles, et c'est pourquoi le plus souvent on les met sur la vase. Leur gouvernail est attaché avec des cordes et dépasse d'un et demi de nos bras l'étambot du navire. Chaque fois que ce gouvernail a besoin d'être réparé ou quand le navire prend l'eau, certains marins maures peuvent, chose extraordinaire, rester sous l'eau deux ou trois heures pour tout arranger.

(...)

Comme je te l'ai dit dans mon autre lettre, le golfe qu'ils ont traversé a 700 lieues de large, et son autre rive, c'est-à-dire celle qui est au midi, est habitée par des Indiens chrétiens. C'est un pays très fertile, qui produit du grain, du fourrage, des fruits, de la viande, et qui est très peuplé. De ce côté-ci, celui de Mélinde, il est peuplé de Maures. (...) Il y a là un détroit très resserré par où entrent les nefes chargées d'épices. Une fois passé, elles trouvent un autre golfe qui s'appelle la mer de Giuda. Là elles sont déchargées dans de petites embarcations qui entrent dans la mer Rouge, où il y a peu de fond, et qui vont à une ville du sultan où toute leur cargaison est déchargée, avant d'aller par voie de terre jusqu'au Caire. Et les navires regagnent l'Inde en traversant le golfe : ils vont dans toutes ces régions pour y charger des céréales et d'autres produits, car c'est de l'autre côté et non de ce côté-ci qu'est la plus grande richesse et que ce fait le plus grand commerce.

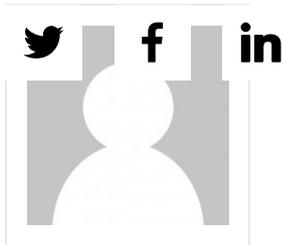
Il ne souffle dans ces régions que deux vents, le levant et le ponant, c'est-à-dire le levant en été et le ponant en hiver. La mer est très calme et il n'y a pas de tempête. L'été, les navires restent parfois encalminés pendant trois ou quatre mois parce qu'il n'y a pas de vent.

(...)

C'est un exploit magnifique et ce roi du Portugal mérite les louanges de toute la chrétienté. Mais avec le temps il faudra qu'il soit bien sur ses gardes et qu'il se méfie. Ces Maures s'ingénient à lui jouer des tours pour lui faire abandonner son entreprise, car ils craignent de perdre leur trafic, ce qui ne manquerait pas de se produire un jour. Les gens de Calinde calculent qu'il leur faut parcourir 3400 milles du golfe et transporter les épices au prix de grande dépenses, compte-tenu des premiers débours et des droits de douane. Puis il faut les conduire à 4000 de là, jusqu'au détroit par lequel on entre dans la mer Rouge, tout cela à grands frais ; et aller ensuite des rives de la mer Rouge à la ville du sultan, sur une distance de 700 milles. Là il faut payer les droits (chacun cherche son profit) ; ensuite les porter de là par voie de terre jusqu'à Damas au Caire, à Alexandrie, à Beyrouth et à Jaffa, avec partout des droits et d'énormes dépenses. Cela représente, tous comptes faits, six fois le prix d'achat. Et tout aura servi à payer des voituriers, des navires et les droits du sultan. Alors qu'en passant de l'autre côté on aurait la possibilité de supprimer toutes ces dépenses et tous ces trafics. C'est pourquoi je dis que le sultan, que ces rois et que les Maures feront tout pour écarter le roi du Portugal de cette entreprise. Si le roi du Portugal la poursuit, il pourra en effet vendre les épices à Porto Pisano beaucoup moins cher qu'elles ne coûtent au Caire, car il peut les y amener avec beaucoup moins de dépenses. Et l'on serait obligé de rappeler de là-bas les marchands génois et vénitiens, et ceux de toutes les autres nations. Les droits qu'ils paient et leurs revenus feraient gravement défaut, car c'est là l'essentiel du commerce de la Syrie avec nous.

Pierre Schneider

[More Posts - Website](#)



Rechercher dans OpenEdition Search

Vous allez être redirigé vers OpenEdition Search

- Dans tout OpenEdition
- Dans Les sociétés méditerranéennes antiques et les mondes de l'océan Indien

RECHERCHER



OpenEdition Search

TOUT OPENEDITION

Les sociétés méditerranéennes antiques et les mon...

LE VOYAGEUR DU MOIS

DE LA PENINSULE DE QATAR AU RAS MUSANDAM

21 JUIN 2021 | PIERRE SCHNEIDER

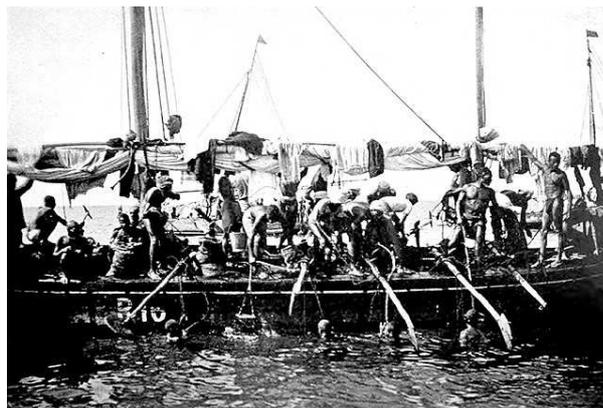
W. G. Palgrave, *Une année en Arabie centrale (1862-1863)*, traduction d'E. Jonvaux abrégée par J. Belin de Launay, Paris, 1869, p. 292-305

Le soir, nous arrivions en vue de la pointe occidentale du Catar, et le lendemain, exposés à toutes les insultes de la pluie et des flots, nous essayions un assez bon nombre de bourrasques; ce qui ne nous empêcha pas de doubler le Ras-Rekan, cap qui forme la pointe la plus septentrionale du Catar et dont le front orgueilleux est couronné de rochers. Je remarquai sur les hauteurs une forteresse qui protège, me dit-on, un village caché dans une gorge voisine. Poussés par une brise favorable, nous arrivâmes le 28 (janvier) devant la ville principale du Catar, devant Bedaa. (...)

Bedaa est la pauvre capitale d'une pauvre province; mais, quelle qu'en soit la stérilité, ce pays est voisin d'une région plus aride encore, dont les habitants s'efforcent souvent d'acquérir par la violence ce que leur refuse un sol ingrat. Aussi les villages sont-ils entourés de solides murailles et même gardés par des forteresses, qui semblent au premier abord n'avoir pas plus de raison d'être que n'en a la Tour de Londres en plein XIX^e siècle. Cependant le Catar possède des trésors qu'il faut dérober à l'avidité des pillards. D'où peut venir cette opulence dans un pays si pauvre, et en quoi consiste-t-elle? Cette plage fangeuse, ces habitations malpropres ne sont pour ainsi dire que les monceaux de scories accumulés auprès d'une mine; le gisement lui-même, riche et inépuisable, s'étend non loin de là : c'est l'océan, voisin aussi généreux que la terre se montre avare. Les plus belles pêcheries de perles du Golfe Persique se trouvent sur les côtes du Catar, et l'abondance de

leurs produits paraît presque incroyable. C'est donc de la mer que les habitants tirent leur subsistance; c'est sur la mer qu'ils habitent, passant une moitié de l'année à recueillir les perles, l'autre à les vendre.

Leurs véritables demeures sont les innombrables barques qui garnissent la cote; quant aux huttes construites sur le rivage, elles servent à cacher leurs trésors; tout au plus sont-elles habitées par les femmes et les enfants. « Depuis le premier d'entre nous jusqu'au dernier, me disait un soir Mohammed-ebn-Thani, nous sommes les esclaves d'une seule maîtresse: la perle. » En effet, toutes les pensées, toutes les conversations, toute l'activité des habitants se concentrent sur cet unique objet : le reste est regardé comme un passe-temps qui ne mérite pas de fixer l'attention.



La ville de Bedaa n'est pas longue à explorer. Elle possède un étroit et sale marché, où des boutiquiers et des artisans de Bahrain exercent leur modeste trafic; les maisons, petites et sombres, sont séparées les unes des autres par des ruelles irrégulières. Le nombre de ses habitants s'élève à environ six mille : ils sont bons et hospitaliers (...). En raison de la concavité du golfe, la route de terre pour aller à l'Oman nous aurait pris au moins une quinzaine, et nous résolûmes de nous y rendre par mer. Ainsi, le 6 février, par une douce soirée qui promettait un magnifique lendemain, nous prîmes congé du gouverneur, fîmes nos adieux à trois ou quatre amis que nous avons déjà dans la ville, puis nous montâmes sur un petit canot dans lequel Faris, notre capitaine, nous attendait. avec deux hommes pour nous conduire au vaisseau.

La brise favorable qui gonflait nos voiles semblait nous promettre une prompte traversée, mais le vent vira au sud, nous obligeant à nous écarter de notre route, tandis que la chaleur étouffante de l'atmosphère présageait un orage. Bientôt le ciel s'assombrit, et quand nous arrivâmes en vue de l'île Haloul, masse de rochers volcaniques qui s'élèvent perpendiculairement au sein de la mer, la brise avait fait place à de violentes rafales. Le lendemain, le vent du sud-est nous mena en vue des contours arrondis de la montagne Astrandja, et la côte persane s'éleva bientôt à nos yeux. Elle nous parut former avec celle de l'Arabie un contraste frappant. Deux heures avant le coucher du soleil, nous entrions dans le port de Charac et nous débarquions aisément sur un rivage en pente douce. (...)

Après avoir pris le café, Faris, avec une politesse et un tact bien rares en Orient, offrit de nous montrer ce que la ville renferme de remarquable. C'est peu de chose, à vrai dire; mon cicerone me conduisit voir les ruines des anciennes fortifications de la cité, dont il suivait avec l'intérêt d'un antiquaire les traces à demi perdues au milieu des arbres et des cultures.

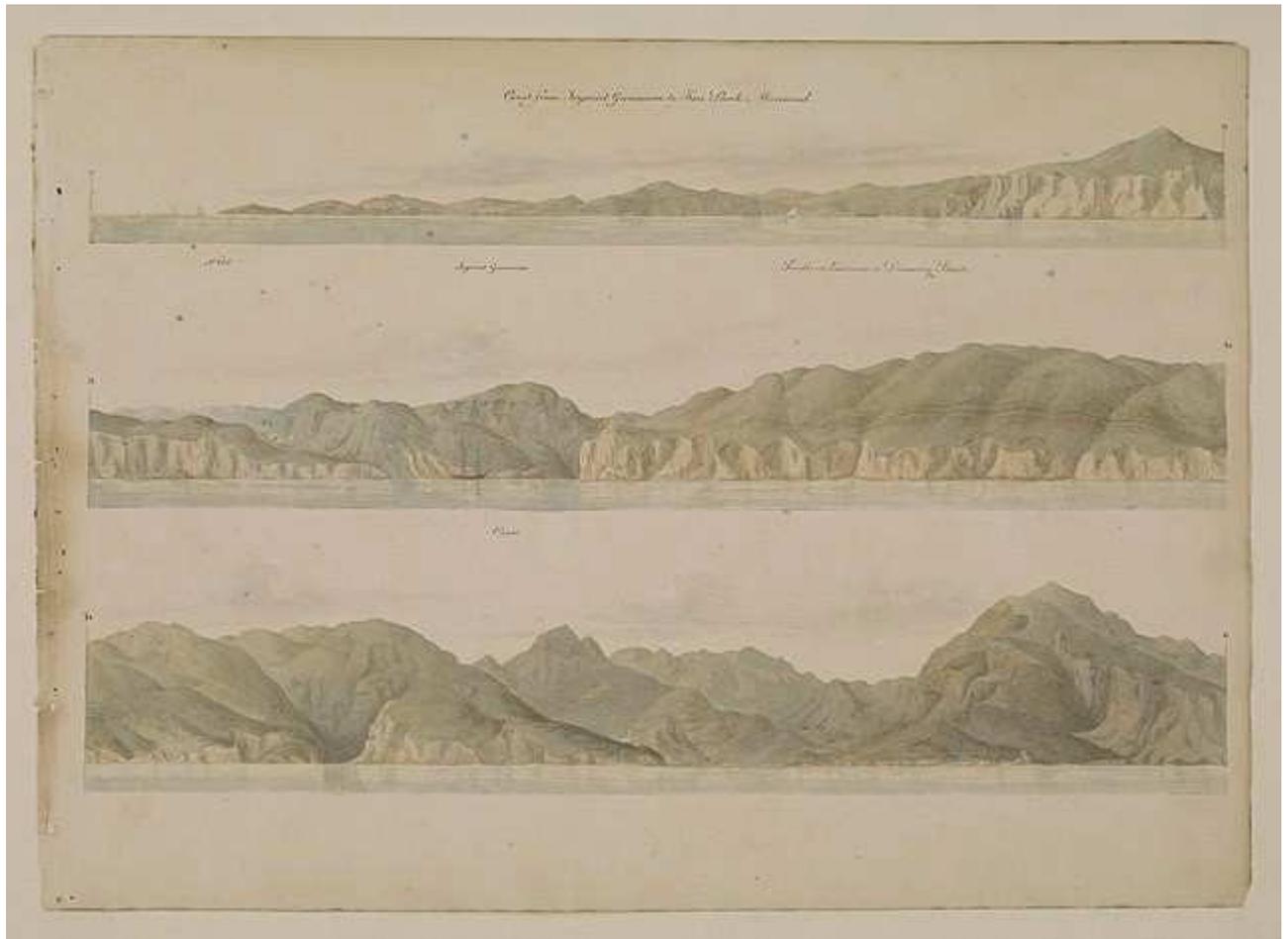
Le 10, comme j'allais de bonne heure me baigner dans les eaux limpides de la mer, ce qui n'aurait pas été facile sur les rives vaseuses du Catar, je faillis être blessé par l'aiguillon d'une grande raie,

que j'aperçus tout à coup près de moi et que j'eus à peine le temps d'éviter. Poulpes, requins, orties de mer et autres monstres marins fourmillent dans le golfe; de sorte que, sur les côtes du Barr-Faris, un nageur doit avoir la prudence de regarder au fond de l'eau avant de plonger.



Il était près de midi quand nous rentrâmes à bord; bientôt le navire mit à la voile pour Lindja, où nous arrivâmes vers minuit. Les lumières qui étincelaient au milieu des eaux ne n'empêchaient pas de désirer ardemment que le lever du soleil me permit de reconnaître autour de moi le paysage. L'aube éclaira enfin notre bâtiment, mouillé à quelques centaines de mètres de la terre; entre la côte et nous, se trouvait une masse de bâtiments de toutes grandeurs; un amphithéâtre de maisons blanches, encadrées au milieu des arbres et des jardins, bordait au loin le rivage. Dans la matinée du 11, nous fûmes portés à terre par un canot du navire. Tout près du quai central se trouve un petit bassin, dont une moitié demeure à sec, tandis que l'autre est assez grande pour contenir de soixante à quatre-vingts bâtiments arabes. Il est protégé en avant par une haute jetée assez habilement construite; à droite et à gauche, par un brise-lame. Les navires qui ne peuvent y trouver place, mouillent en mer dans une large baie sablonneuse. A l'époque de notre arrivée, le port renfermait environ cent voiles; il est abrité de sorte que le vent du sud soit le seul qui puisse en agiter les eaux. La ville s'élève au bord de la mer, dont la sépare seule une étroite bande de sable blanc. Le rivage a une hauteur de six ou neuf mètres, en sorte que les habitations sont garanties de l'humidité et largement aérées, grâce à une vaste plaine située non loin de la côte. Le vieux quartier, c'est-à-dire celui qui existait avant que l'Oman se fût emparé de ce littoral, a peu d'étendue; les constructions sont serrées les unes contre les autres et renferment de quatre à cinq mille habitants. Depuis l'époque où le sultan Saïd a rendu ce port libre et l'a exempté de toutes les exactions

douanières, sauf un faible droit d'entrée et de sortie, Lindja a vu son importance s'accroître: dans ces dernières années, l'étendue qu'elle avait sous l'administration persans a au moins quintuplé. Elle est aussi redevable de sa prospérité à la sage-tolérance qui, d'accord avec les principes de l'Oman, a remplacé l'étroit esprit des chiites, et favorisé l'établissement d'un grand nombre de marchands étrangers. De nouvelles maisons, dont la construction atteste la richesse de leurs propriétaires, se sont élevées à l'est et à l'ouest de la baie, en sorte qu'on met aujourd'hui une heure et plus pour parcourir, d'un pas régulier, la ville dans toute sa longueur. Le palais du gouverneur est de forme carrée; ses quatre étages, percés de fenêtres ogivales, sont décorés dans le style persan, et sa vue me rappelait les antiques hôtels de ville du moyen âge, ceux surtout que l'on rencontre; encore dans les Pays-Bas. (...)



C'est vraiment une charmante ville que Lindja, avec ses blanches maisons, alignées sur le rivage ou ombragées de gracieux palmiers; avec ses marchés, pleins d'animation, les coupoles brillantes de ses réservoirs, ses boutiques construites en feuilles de palmier, ses forges sur lesquelles résonne le marteau, les bateaux qui remplissent son port; enfin, avec son gai soleil et son atmosphère limpide.

Le 6 février, nous étions en vue de la côte de l'Oman proprement dit. Elle est en cet endroit basse et sablonneuse, mais couverte de riants villages qu'abritent des bois de palmiers. Les montagnes de Bereyma se dessinaient au loin comme un nuage léger sur l'azur du ciel; vers le nord, nous distinguons les contours vagues du cap Mesandum et les pics des monts Rous. Nous nous proposons d'aborder à Chardjâ; et, après quelques manœuvres, notre petit navire entra dans le port de cette ville, crique étroite ouvrant à angles droits sur l'océan; à quarante mètres plus loin, s'enfonçant

par un brusque détour dans l'intérieur des terres, elle suit une direction parallèle à la mer pendant plus d'une lieue (...). L'entrée du port est fermée par une barre, qui exige de la part des marins beaucoup d'adresse et d'expérience; au-delà, l'eau est parfaitement calme et n'a pas une grande profondeur; les croiseurs et les bateaux de pêche peuvent fréquenter ces parages-, mais un grand vaisseau ne saurait y naviguer. Chardjâ, ou plutôt Charkâ, c'est-à-dire l'Orientale, s'étend tout le long de la crique et compte environ vingt à trente mille habitants, répandus sur une superficie presque double de celle de Lindja. Chardjâ est pour la côte occidentale de l'Oman ce que Lindja est devenue, depuis quelques années, pour la côte acquise sur la Perse, le centre d'un vaste commerce d'importation et d'exportation, le point où convergent les différentes routes de terre et de mer. Les habitants en sont hospitaliers, honnêtes et industriels. La dague qui, dans l'Oman, orne la ceinture de tout homme libre, sert ici de parure plutôt que de défense. Je vis à Chardjâ pour la première fois les délicats filigranes d'or et d'argent qui décorent les armes, les coupes, les pipes et autres objets ; ils attestent un goût et une habileté auxquels atteignent rarement les ouvriers des autres pays. (...)

Dans cette ville, les rues sont propres, mais sans la moindre symétrie; des allées étroites et tortueuses séparent les habitations, construites presque toutes en feuilles de palmier. Il va sans dire que l'espace laissé pour le quai entre les maisons et la crique est rempli de petits bâtiments et de bateaux. Quelques-uns de ces derniers, qui portent sur leurs côtés des sillons creusés par les cordes des plongeurs, appartiennent à la pêcherie des perles. En effet, ce point forme la limite extrême de la côte perlière; mais la pêche y est beaucoup moins productive qu'à Bahrain et sur le rivage du Catar. Chardjâ possède une multitude d'ânes, inférieurs peut-être à la race égyptienne, mais d'une ardeur remarquable, et par cela même très-propres à de petits voyages. Yousef et moi, nous en louâmes deux pour aller explorer les environs; puis, comme il était plus de midi, nous dirigeâmes nos montures du côté de la mer et nous arrivâmes à Dobey un peu avant le coucher du soleil. (...)

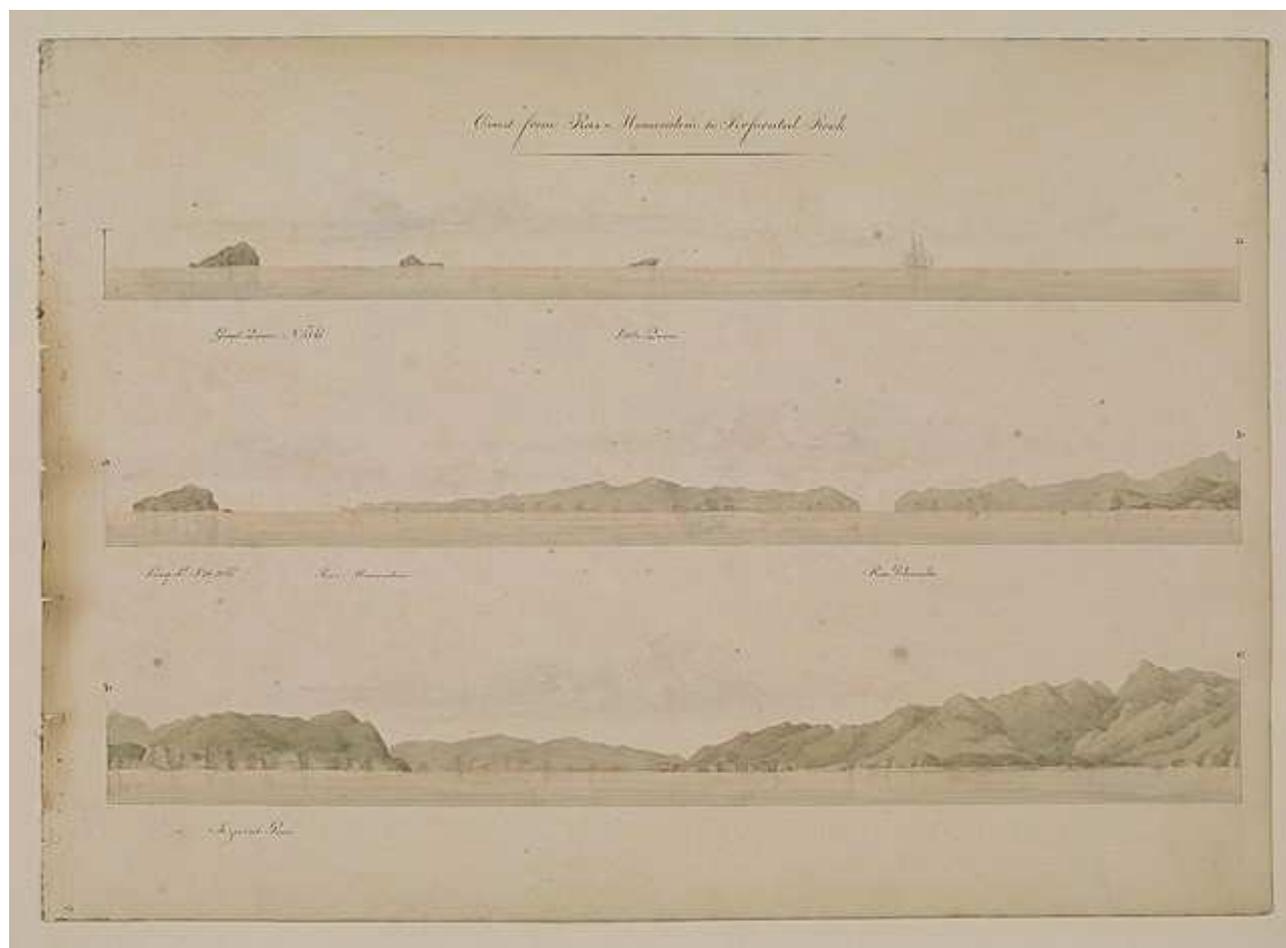
De même que Chardjâ, cette bourgade longe une crique très-vaste, qui ressemble à un lac intérieur et qu'un large lit de sable blanc sépare de la mer. Elle est populeuse, bien que dépourvue de fortifications et construite d'une manière fort irrégulière; ses jardins -sont riches, ses puits nombreux, et elle a toute une flottille de bateaux employés à la pêche des perles, non sur cette côte, mais dans la baie sud-ouest, au-delà d'Abou Debi. Nous mîmes pied à terre sous un bouquet de palmiers qui ombrageait quelques maisons près de l'entrée du village et nous prîmes un peu de repos. (...) Nous nous embarquâmes le lendemain matin après avoir dit adieu à notre hôte et à quelques Arabes qui nous avaient conduits jusqu'au port. L'heure du départ dépend ici de la marée, car, au moment du reflux, la plus petite embarcation arabe ne pourrait passer la barre qui ferme l'embouchure de la crique. Il était midi, et un vent léger gonflait nos voiles, lorsque, le 20 février, nous gagnâmes la pleine mer. Des pêcheries considérables ont été établies le long de la côte ; elles tirent leur principale ressource de la vente d'un



poisson appelé *metour*, assez semblable pour la forme et la grandeur à un petit anchois, mais d'une saveur beaucoup moins délicate. On le sale, on le fait sécher au soleil, et on le mange sans aucune autre préparation. (...)

Quelques heures après, nous atteignîmes l'étroit passage qui sépare de la côte les rochers les plus avancés de Mesandum. Ce canal, appelé par les Arabes « Bab » ou Porte, présente un aspect redoutable avec ses eaux noires et profondes, ses terribles écueils contre lesquels viennent se briser les vaisseaux poussés par la tempête. Le bruit incessant des sombres vagues, pareil à celui d'un lourd marteau a fait donner au cap le nom de Mesandurn (Enclume). En outre, une masse énorme de rocs basaltiques, hauts d'une centaine de pieds, s'élève à quelque distance dans la mer; on l'appelle Salama, c'est-à-dire lieu de paix et de sécurité, probablement par la même raison qui avait engagé les Grecs à nommer euménides, ou bonnes déesses, les trois sombres divinités des enfers. En réalité, ces écueils ont causé de si nombreux naufrages que les marins arabes les croient placés en cet endroit par le démon lui-même. Plusieurs pics aigus, à demi cachés au milieu des vagues, se groupent autour du rocher principal; ce sont les benat-salama ou Fils du Salama. Au résumé, le canal étroit compris entre les hautes falaises du cap du sinistre Mesandum, et le terrible Salama environné de son effrayante famille, tout cet ensemble est loin d'être sans péril, particulièrement pour des navigateurs arabes. Aussi, comme une tempête s'élevait et qu'aucun ancrage sûr ne s'offrait à nous, le capitaine manœuvra de façon à gagner Ormouz, que nous apercevions à quelque distance. (...)

Enfin le vent souffla du nord, et le 27 février nous quittâmes l'ancienne colonie portugaise; nous



passâmes, sans éprouver cette fois aucune crainte, devant le Salama et ses Fils, puis, avec lenteur, sous les rochers du cap Mesandum, qui ine rappelaient les colonnades de la grotte de Fingal.

Crédits (Wikimedia Commons) : Arab pearl-divers at work in the Persian Gulf from: George Frederick Kunz, The Book of the Pearl – Fujairah Beach (Imre Solt) – Coast from Jezzerat Gunnum to Ras Sheikh Munsoud by Michael Houghton (1825) – View of the mountains of Musandam, Oman, December 1971 (Shaibalahmar)- Coast from Ras Moosendem to Perforated Rock by Michael Houghton (1825).



Pierre Schneider

[More Posts - Website](#)



Rechercher dans OpenEdition Search

Vous allez être redirigé vers OpenEdition Search

- Dans tout OpenEdition
- Dans Les sociétés méditerranéennes antiques et les mondes de l'océan Indien

RECHERCHER



OpenEdition Search

TOUT OPENEDITION

Les sociétés méditerranéennes antiques et les mon...

LE VOYAGEUR DU MOIS

LE TIGRE DE LA CASPIENNE (PANTHERA TIGRIS VIRGATA)

25 MARS 2021 | PIERRE SCHNEIDER

Jean Chardin, *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient (nouvelle édition)*, Amsterdam, 1735 (4 volumes), vol. 3, p. 398-399.

Pour les grandes chasses, on se sert de bêtes féroces dressées à chasser, lions, léopards, tigres, panthères, onces. Les Persans appellent ces bêtes dressées *yourze*. Elles ne font point de mal aux hommes. Un cavalier en porte une en croupe, les yeux bandés avec un bourrelet, attachée par une chaîne, et se tient sur la route des bêtes qu'on relance et qu'on lui fait passer devant le plus près qu'on peut. Quand le cavalier en aperçoit quelqu'une, il débande les yeux de l'animal et lui tourne la tête du côté de la bête relancée. S'il l'aperçoit, il fait un cri et s'élançe, et à grands sauts se jette dessus et la terrasse. S'il la manque après quelques sauts, il se rebute d'ordinaire et s'arrête. On va le prendre et pour le consoler on le caresse, et on lui conte que ce n'est pas sa faute, mais qu'on ne lui a pas bien montré la bête. On dit qu'il entend cette excuse et en est satisfait. J'ai vu cette sorte de chasse en Hyrcanie, l'an 1666, et on me disait que le roi avait de ces animaux élevés à la chasse qui, étant trop grands pour être portés en croupe par un cavalier, on les portait dans des cages de fer, sur un éléphant, sans avoir les yeux bandés ; que le gardien avait toujours la main à la fenêtre de la cage, parce que quand l'animal aperçoit une bête, il fait un cri et il faut lâcher à l'instant. Il y a de ces bêtes dressées qui font la chasse finement, se traînant sur le ventre le long des buissons et des haies, tant qu'elles soient proches de la proie, et alors elles se lancent dessus.



Tigre de la Caspienne (au zoo de Berlin, vers 1899). Source : <http://www.tigerfdn.com/Foundation%20overview/caspian2.htm> (Wikimedia Commons)

Jean-Baptiste-Jacques Le Verrier de La Conterie, *Vénerie normande, ou L'école de la chasse aux chiens courants, pour le lièvre, le chevreuil, le cerf, le daim, le sanglier, le loup, le renard & la loutre*, Rouen, 1778, p. 193

Lorsque le Persan lâche un lion ou un tigre d'une énorme grandeur contre le redoutable taureau des forêts, contre le lion sauvage, le léopard ou le tigre, il est plus aisé de s'imaginer que de rendre toute la vigueur d'un combat où l'un reprend sa férocité naturelle pour l'amour de son maître, tandis que l'autre ranime ses fureurs pour défendre sa liberté. A entendre les affreux rugissements, à voir les féroces efforts de son tigre ou de son lion affidé, le chasseur devrait, ce semble, redouter le retour de ce terrible serviteur ; mais sa rage, après sa victoire, se change en douceur, en plaisirs et cette même queue qui, dans le feu de l'action, agitait l'air à coups redoublés, imprimait la terreur par un horrible sifflement, devient l'instrument de ses caresses. Ce qu'il y a de plus surprenant, il paraîtrait que ces animaux, dès que l'homme se les est associés, depuis qu'ils ont sucé un lait étranger, n'aient d'ennemis que leurs semblables et d'amis que l'homme.

Gaspard Drouville, *Voyage en Perse, fait en 1812 et 1813*, Paris, 1825, vol. 2, p. 37-38

On fait aussi quelquefois, dans le Mazanderan et le Guilan, la chasse des tigres ; mais ils commencent à y devenir rares, et ce qui reste se montre peu et reste caché dans des steppes dont l'herbe touffue a souvent quatre pieds de haut. Les chats-tigres sont très communs dans ces provinces, mais on les chasse de manière à les attraper vivants pour les conserver comme curiosité. Ils ne sont pas farouches, se privent facilement, et l'on en voit beaucoup qui parcourent librement les rues comme les chiens, sans jamais offenser personne. Il ne faut cependant pas les fâcher en jouant avec eux, car le moindre coup de patte emporte la pièce.



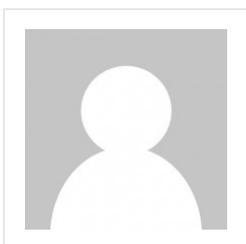
Photos d'un tigre abattu en Iran (années 1940). Source : *The Tiger Foundation* (Wikimedia Commons)

Auguste Lacoïn de Vilmorin, *De Paris à Bombay par la Perse*, Paris, 1895, p. 170-171

La chasse, dont le commandant Duhouset nous fait ici le récit, peut être prise comme type. Les chasses sont, il est vrai, quelquefois plus mouvementées et des pertes d'hommes et de chevaux y sont souvent occasionnées par de terribles accidents. Dans la chasse à la panthère et au tigre, fauves très abondants dans ces montagnes, il arrive que des serviteurs, dans le but d'être agréable à leur maître, s'exposent témérairement et se font mettre en pièces. Il paraît, d'après ce que j'ai entendu dire à Téhéran, que le Châh est remarquablement brave et que, plus d'une fois, il a chargé sur des tigres qu'il transperçait de sa lance. On comprend qu'après un exercice aussi pénible que celui d'une chasse à courre au milieu des montagnes, le Châh aime à se reposer et se divertir dans des palais construits dans les sites les plus frais, aux abords de sa capitale, ou près des endroits où ont lieu ces grands chasses.

Max Franz Guido, Freiherr von Thielmann, *Le Caucase, la Perse et la Turquie d'Asie, d'après la relation de M. le baron de Thielmann, traduit par le baron Ernouf*, Paris, 1876, p. 111-112

On trouve dans cette région toutes les espèces de gibier de l'Europe et de l'Asie centrale, le lion excepté. Le tigre même y paraissait assez fréquemment autrefois ; aujourd'hui, il ne se hasarde plus guère que dans la région limitrophe de la Perse. On a rarement la chance, si c'en est une, de rencontrer des individus de cette espèce d'une grandeur respectable.



Pierre Schneider

[More Posts - Website](#)



Rechercher dans OpenEdition Search

Vous allez être redirigé vers OpenEdition Search

Dans tout OpenEdition

Dans Les sociétés méditerranéennes antiques et les mondes de l'océan Indien

RECHERCHER